

LES DOLGANS DE LA RIVIÈRE POPIGAÏ (TAÏMYR DE L'EST, RUSSIE) : DES NOMADES ET DES RENNES

Youri V. CHESNOKOV*, Francine DAVID**, Vladimir I. DIACHENKO*
et Claudine KARLIN**

Résumé

Les Dolgans du Taïmyr, en Sibérie occidentale, entretiennent une relation privilégiée avec le renne. Leur rythme de vie est adapté à celui des animaux domestiques et marqué par celui des animaux sauvages. Chasseurs-éleveurs, ces nomades déplacent leurs habitations en fonction des besoins des premiers ou de la migration des seconds. Chasseurs, ils ont conservé quelques méthodes traditionnelles adaptées aux variations du temps et des saisons. Éleveurs, ils ont développé un savoir-faire qui leur permet d'exploiter, dans un milieu végétal extrêmement fragile, des animaux à peine domestiqués. Le moment du mouvement nomade est celui où groupe humain et troupeau sont dans la relation la plus étroite et la plus organisée.

Summary

The Dolgan of Popigai River (Eastern Taïmyr, Russia): nomads and reindeers.

This article describes the results of a joint French-Russian anthropological project concerning the economic organization of the Dolgan of the Taymyr in western Siberia. These people, currently in economic transition after the collapse of the almost industrial pastoralism of the Soviet era, maintain special relations with the reindeer. Their way of life is adapted to that of domestic animals; wild animals have a large impact on it. Hunters and breeders, the nomadic Dolgans move their homes according to the needs of domestic reindeer and the migration of the wild ones. As hunters, they have kept a few traditional methods appropriate to changes in weather and seasons. A number of variants of hunting practices are described, such as the traditional distribution and sharing of the prey. As breeders, they have developed a know-how which allows them to exploit barely domesticated animals. Of particular importance is the maintenance and preservation of the fragile vegetation, the source of nutrition for the domestic herds. The moment when the nomads move is the time of the closest and most highly organized relation between men and animals. The arguish, the nomadic movement to new pastures, correlates the position of these pastures throughout the year with the locations of the industrial meat production from reindeer. Markets have collapsed, primarily due to transportation costs and problems. The Dolgan have readapted to a more locally focused lifestyle, more closely resembling their older traditions of symbiosis with their natural environment, reinforcing their isolated and unique cultural identity.

Mots clés

Renne, Chasse, Élevage, Nomadisme.

Key Words

Reindeer, Hunting, Breeding, Nomadism.

* Musée d'Anthropologie et d'Ethnographie (Kunstkamera) RAN, Saint-Petersbourg, Russie.

** CNRS-URA 275, Laboratoire d'Ethnologie préhistorique, 44 rue de l'Amiral Mouchez, 75014 Paris, France.

Les Dolgans du Taïmyr

En septembre 1995 puis au printemps 1996, une mission anthropologique franco-russe a séjourné dans la région de Khatanga, district autonome du Taïmyr, chez l'un des peuples les plus nordiques de Sibérie, les Dolgans, nom qui tire son origine de l'un des clans tOUNGOUZES. On retrouve dans la culture dolgane des caractéristiques des cultures tOUNGOUZES, yakoutes et russes, car elle s'est développée à partir d'une symbiose des trois entre le XVII^e et le XIX^e siècle.

Les Dolgans vivent pour la plupart dans la péninsule du Taïmyr et, pour un petit nombre, en Yakoutie. Avec plus de 7 000 individus, ce sont les autochtones les plus nombreux du Taïmyr. Éleveurs de rennes et chasseurs, ils comptent parmi les quelques peuples encore nomades, circulant à travers l'immensité des 400 000 km² de la péninsule. Ils y vivent dans la zone arctique située entre l'Iénisseï, la rivière Khatanga et le bassin de la rivière Anabara en Yakoutie. Leur territoire s'étend de la toundra-taïga au sud, là où sont situées les forêts les plus septentrionales du monde, à l'Océan glacial au nord. Ils sont organisés en groupes qui ont développé, chacun, des caractéristiques linguistiques et culturelles spécifiques.

À l'est du Taïmyr, les Dolgans nomadisent le long de la rivière Popigai et de ses affluents ou vivent au "comptoir" de Sopotchnoye et dans l'ancien village de Popigai. Il y a quelques années, alors que le comptoir de Popigai était encore le centre du district, une grande inondation emporta une partie des bâtiments ; le centre fut alors déménagé sur le site de l'actuelle Sopotchnoye, dernière limite possible des transports de matières premières par voie d'eau (charbon, bois etc.). Choisi pour des raisons économiques, cet emplacement pose problème au dire des spécialistes : le nouveau comptoir a été construit sur des lentilles de glace du permafrost qui glissent lentement, ce qui rend l'avenir imprévisible. Aujourd'hui, quelques familles de chasseurs vivent encore de façon sporadique dans l'ancien comptoir de Popigai. De l'extérieur, on ne peut y parvenir qu'en hélicoptère en provenance de Khatanga, voyage exceptionnel dans le contexte économique actuel ; des proches environs, des éleveurs y viennent, l'hiver, en traîneau tiré par des rennes, à partir de l'une des brigades.

L'un de nos deux terrains d'enquête (fig. 1) fut le territoire du sovkhoe de Popigaïskii situé le long de la Sakha-Iourakh, affluent de la Rassokha qui elle-même se jette dans la rivière Popigai. Un petit groupe de trois familles d'éleveurs-chasseurs nomades, encore réunis en septembre 1995

avant la dispersion de l'hiver, nous a servi d'informateur sur les différentes méthodes de chasse au renne sauvage et sur le comportement du troupeau domestique pendant le cycle annuel. Cette enquête s'est poursuivie au printemps 1996. Deux membres de notre mission avaient déjà travaillé chez les éleveurs de rennes d'autres régions sibériennes (Yakoutie, Tchoukotka, Kamtchatka). À leurs propres observations, réalisées en travaillant avec les autochtones, ils ont ajouté les commentaires des spécialistes du sovkhoe Popigaïskii présents dans la toundra pendant notre mission⁽¹⁾.

Toute la Sibérie du nord est peuplée d'éleveurs de rennes mais si les Yakoutes, comme le monde lapon à l'ouest, ont fait l'objet de nombreuses recherches (Ingold, 1980 ; Roué, 1983 ; Diachenko et Ermolova, 1994) il n'en est pas de même de l'élevage du renne par les Dolgans. Parce que l'Est du Taïmyr est une région frontalière de la Yakoutie nord-occidentale, il existe des relations entre les deux peuples et la culture des éleveurs dolgans orientaux présente des caractéristiques communes avec celle des éleveurs yakoutes du nord, en particulier dans le traitement des troupeaux. Néanmoins, des traits tout à fait spécifiques distinguent nos éleveurs-chasseurs dolgans.

Les principales orientations de l'économie dolgane sont l'élevage du renne et la chasse. Mais après une période d'abondance, les difficultés ont fait disparaître les grands troupeaux gérés quasi industriellement, situation qui a contribué à une croissance nouvelle des rennes sauvages. Le sovkhoe Popigaïskii, filiale du sovkhoe Arktitcheskii, dont le principal objectif économique est l'élevage du renne, auquel s'ajoute une activité de chasse, devint indépendant en 1980. Sur son territoire, au début de 1995, vivaient 328 personnes, dont 318 Dolgans. Un tiers de cette population conserve en permanence une vie nomade. Ils sont divisés en brigades formées chacune d'environ 5 à 6 éleveurs accompagnés de femmes et enfants, soit environ 23 familles. Quatre brigades, composées de cinq familles dans la première, trois dans la seconde et la troisième, quatre dans la quatrième, s'occupent du troupeau collectif réparti en 4 groupes d'environ 1300 têtes chacun. Éleveurs, ils n'hésitent pas à chasser dès que c'est possible. Trois familles composent la 5e brigade tournée vers la chasse et qui possède un troupeau privé. Les chasseurs reçoivent en effet du sovkhoe 20 à 25 rennes pour leur transport, auxquels s'ajoutent des animaux privés, ce qui monte ce troupeau à environ 300 rennes. Éleveurs-chasseurs ou chasseurs-éleveurs, ces dix-huit familles circulent en toundra et toundra-taïga dans des *baloks*, habitations mobiles à arma-

⁽¹⁾ Nous remercions V. A. Tchouprin (vétérinaire), V. S. Tchouprin (zootechnicien), N. L. Koudriachov (assistant) pour l'aide qu'ils nous ont apportée.

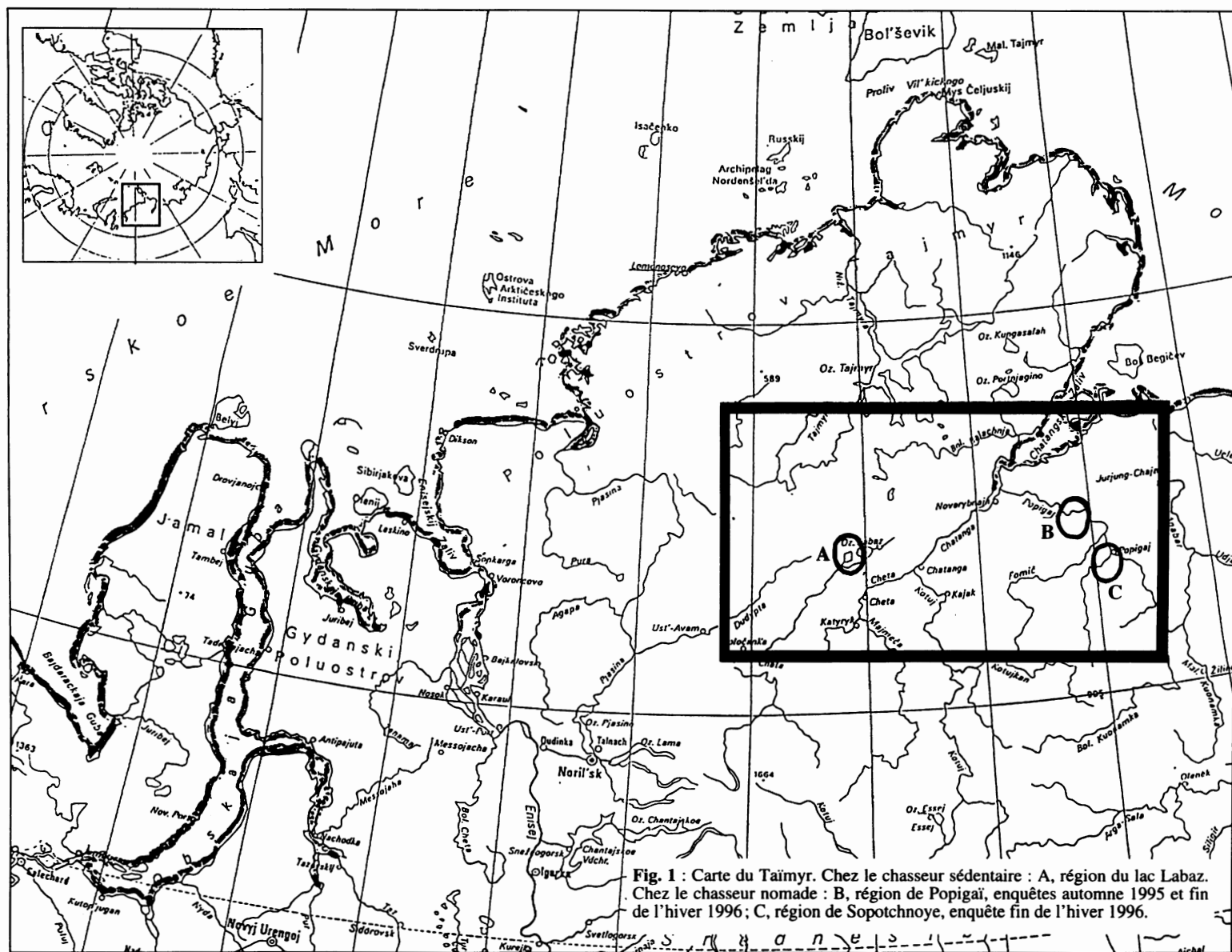




Fig. 2 : Troupeau ruminant près du *balok*, Sopotchnoye, 1996 (Cliché mission Ethnorennnes).

ture en bois et couverture en peau de renne, posées sur traîneau et tirées par des rennes (fig. 2). C'est avec la brigade des chasseurs que nous avons vécu pendant quelques jours.

Cinq familles enfin restent aux comptoirs de Popigai et Sopotchnoye. Les cinq brigades qui vivent en toundra ne se rendent, quant à elles, au comptoir dont dépend leur campement qu'à de rares occasions, en particulier pour y acheter des vivres.

La culture traditionnelle des Dolgans est marquée par deux saisons principales qui rythment l'année : un très long hiver, période de neige et de basses températures, et un été court et souvent froid. Nous utiliserons néanmoins les quatre saisons pour suivre le déroulement des processus de chasse et d'élevage. Nos observations commencent à partir du printemps, alors qu'arrivent les oiseaux migrateurs et que s'annonce la période des naissances.

Économie saisonnière et chasse au renne sauvage

Le renne joue un très grand rôle dans la vie dolgane, cette importance se retrouve dans les noms de quatre mois de l'année : mars se nomme *Kououl tionnior yja*, le mois où le renne sauvage revient ; avril, *Taba èmitjdiir yja*, le mois où le pis du renne domestique gonfle ; mai, *Taba tougout-*

touour yja, le mois où naissent les faons du renne ; décembre, *Kououl kèlèr yja*, le mois où les rennes se déplacent. Les autochtones chassent essentiellement le renne sauvage, ainsi que le renard polaire, chasses qui dépendent des mouvements migratoires, descendant vers le sud en automne et remontant vers le nord au printemps. Les rennes domestiques et leurs éleveurs nomades suivent ce rythme d'existence qui les fait se déplacer tout au long de l'année (fig. 3).

Chasse ou pêche : un choix difficile

Dans le contexte actuel, choisir l'activité principale d'hiver est une question de survie.

Le chasseur nomade peut chasser au fusil le renne sauvage et piéger le renard polaire avec des trappes en bois ou des pièges métalliques, dans l'un des neuf territoires de chasse qui partagent la région des comptoirs de Popigai et de Sopotchnoye. Mais la viande de renne se vend difficilement parce qu'il n'y a plus aucune sorte de planification dans les sovkhoses et que les circuits de distribution se désagrègent. Par ailleurs, certains chasseurs n'ont même plus de carabine ou celles qu'ils ont sont trop vétustes pour être utilisées. Il est facile, pendant la migration, d'abattre deux mâles, c'est-à-dire l'équivalent de 100 kg de poissons. Mais le prix du kilo de renne sauvage est au plus bas,



Fig. 3 : Troupeau revenant du pâturage, Sopotchnoye, 1996 (Cliché mission Ethnorennnes).

2000 roubles, soit 2,5 FF, et les chasseurs ont beaucoup de difficultés à écouler une viande que les fournisseurs ne prennent plus. Ainsi, durant l'automne 1994, l'un des chasseurs du sovkhoe a tué 40 rennes sauvages mais, trop éloigné de son comptoir, il n'a pu trouver les moyens d'y transporter son gibier ; c'est une liaison radio avec le comptoir de Saskylakh, en Yakoutie, qui lui a permis, en fin de compte, de trouver acheteur. Toutes les histoires qui nous ont été racontées ne finissent pas aussi bien...

Pour ne pouvoir chasser, le nomade peut pêcher au trou sous la glace dans les lacs ou les rivières d'où il ramène différentes espèces de poissons : deux espèces d'ombles (*Salmo salvelinius* et *Salmo artedi*), et trois de coregones (*Coregonus lavaretus pidschian* Gmelin, *Coregonus nasus* Pallas et *Coregonus peled* Gmelin) (en russe : *golets* et *kounja* ; *cig*, *tchir* et *peljads*). Actuellement, l'offre pour les produits de la pêche est encore bonne puisqu'en 1995 le kilo valait 3000 roubles, soit environ 3 FF, la production étant vendue au sovkhoe, comptoir de Sopotchnoye, ou en Yakoutie au comptoir de Saskylakh (centre du District d'Anabara). Mais il faut pêcher 1,5 à 2 tonnes de poissons pour pouvoir vivre de sa production, et pour en obtenir seulement 100 kg il faut faire beaucoup de trous dans beaucoup de lacs.

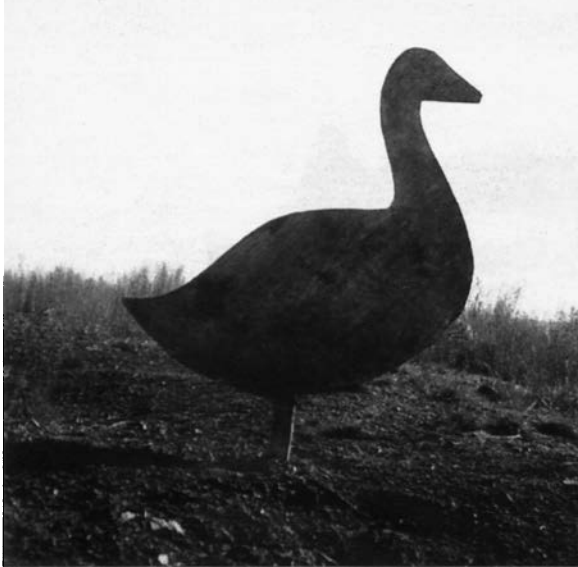
Ainsi, les hommes doivent chaque année choisir : se déplacer vers le district forestier de la rivière Popigai où, à 30/40 km du comptoir, se trouvent de nombreux lacs poissonneux : mais, rejoignant la région des lacs, ils s'éloignent de la route des rennes sauvages et ne peuvent non plus exploiter leurs pièges et leurs trappes au fil de l'hiver ; ou bien rester sur les territoires de chasse pour attendre la migration, chasser le renne et relever les pièges à renard polaire, mais ils prennent alors le risque de ne pas pouvoir vendre leur viande et, n'ayant pas été pêcher, de n'avoir pas d'argent liquide, les fourrures ne constituant qu'un appoint.

Le cycle annuel de chasse

Le printemps

Pour les autochtones, l'année commence avec le printemps qui est la plus belle saison. Dès que les oiseaux s'annoncent, tous ceux qui ont un fusil partent chasser. Vers le 25 mai, les oies sont les premières à apparaître dans la région ; elles sont accueillies avec joie et saluées par tous. La coutume interdit d'abattre la première arrivée car ce serait grande faute, *ani*, que de la tuer. Les suivantes sont tirées à leur passage vers les îles ou les affluents des rivières. Là, le chasseur construit un abri et plante des

Fig. 4 : Leurre en bois pour la chasse à l'oie, Labaz 1995 (Cliché mission Ethnorennnes).



leurres (fig. 4) dans la terre. Pour les attirer lorsqu'elles sont proches, il les appelle sans appeau, en émettant seulement des sons venus du fond de la gorge. Lorsque les oiseaux entendent ces appels, ils commencent à voler en cercle autour du chasseur qui peut alors les tirer. Une fois les oies passées, c'est le tour des canards, beaucoup plus nombreux, et qui sont également chassés avec des leurres.

En ce qui concerne les lagopèdes, deux modalités sont utilisées. Le plus couramment, le chasseur installe des filets dans les endroits où les rennes ont pâturé et où, les espaces étant de ce fait dépourvus de neige, les oiseaux viennent picorer. Il peut également poser des collets à hauteur de leur gorge dans les buissons.

C'est aussi pendant cette saison que les nomades construisent leurs traîneaux, les réparent ou préparent leur équipement, lassos (*mamoutka*) par exemple, ou filets s'ils vont pêcher. Jusque vers le 10 juillet, ils se déplacent avec leur troupeau suivant un itinéraire choisi selon des critères de chasse. Les haltes peuvent durer jusqu'à un mois et demi et les pâtures sont de ce fait piétinées par les animaux qui circulent peu. Aussi, au commencement de juillet, lorsque l'herbe verte apparaît, commence, avec le temps chaud, l'*arguïsh* d'été, appellation dolgane du déplacement collectif d'un lieu de pâturage à un autre avec troupeau et habitation.

L'été

Les chasseurs pensent leur itinéraire afin de pouvoir aller, à renne, installer leurs pièges pour l'hiver. Ils profitent de l'été pour préparer les pièges à masse en bois (fig. 5) qui serviront pour le renard. Ils font aussi des monticules de terre (*toumba* en russe, *heli* en dolgan) de 1 m de haut sur lequel, l'hiver, ils poseront des pièges métalliques



Fig. 5 : Piège à masse en bois pour chasser le renard polaire, Sopotchnoye, 1996 (Cliché mission Ethnorennnes).

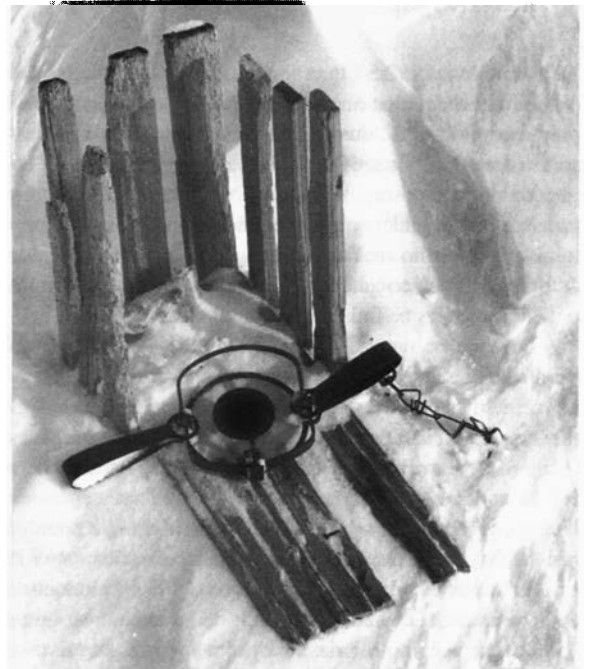


Fig. 6 : Piège métallique pour chasser le renard polaire. La rangée de bâtonnets verticaux empêche le piège d'être enfoui sous la neige, Sopotchnoye, 1996 (Cliché mission Ethnorennnes).

à l'intérieur d'une rangée de bâtonnets plantés en demi-cercle, laissant une seule voie d'accès (fig. 6), type de piège appelé *taïmyrski* parce qu'un vent fort chassera toute neige qui viendrait s'y amonceller. Ce système a pour but de faire que le piège métallique ne soit pas recouvert d'une épaisseur de neige dans laquelle il disparaîtrait. Les vents d'ouest étant les plus fréquents, de tels terres doivent être orientés est-ouest, tout comme le sont les pièges en bois.

L'automne

Vers la mi-septembre, les hommes se préparent à changer leur façon de vivre pour un mode de vie hivernal qu'ils prendront dès octobre. Ils aménagent leurs traîneaux d'hiver, préparent leurs vêtements et les couvertures en peaux de rennes des *baloks*. Lorsqu'entre fin septembre et début octobre la terre recommence à geler, ils changent leur *balok d'été*, dans lesquels ils vivent à même le sol, pour celui d'hiver, avec plancher, revenant le chercher là où ils l'avaient laissé au printemps précédent (mai-juin). C'est encore le moment où il faut préparer les appâts pour les pièges métalliques et les pièges à masse en bois : s'ils sont proches de leurs lieux de pêche, ils posent des filets et préparent du poisson avarié.

Les autochtones chassent en général avec les membres de leur famille directe, mais ils peuvent aussi s'unir à plusieurs familles. Les chasseurs diffusent les nouvelles concernant l'arrivée des rennes sauvages par radio et si l'un d'eux se trouve encore loin du trajet de la migration, il se hâte de rejoindre un endroit du passage. En général, les premiers rennes sauvages atteignent la rivière Rassokha à la mi-octobre.

Lorsque les chasseurs arrivent sur leur territoire de chasse avant la venue du troupeau sauvage, ils veillent à ce que la route d'*arguïsh* ne croise pas celle de la migration. Si, avant le début de la chasse, un loup apparaît sur le territoire et leur prend un animal domestique (fig. 7), les nomades préfèrent abandonner l'endroit car, selon eux, le loup ne leur laissera aucun repos. Il faut attendre que les premiers rennes sauvages soient repartis avec les loups sur les talons, pour qu'il soit possible de se déplacer et de chasser sans inquiétude pour son propre troupeau.

En l'espace d'une ou deux semaines, la masse du troupeau migrant traverse rapidement le territoire et, pour le chasseur, c'est l'occasion d'abattre la quantité d'animaux dont il a besoin. À peine fin novembre et les rennes sauvages se font déjà rares, tous passés vers le sud. Il faudra alors, pour chasser ceux qui ne descendent pas plus loin et passent l'hiver dans la région, circuler longuement à leur recherche et il pourra s'écouler des jours ou des semaines sans que le chasseur n'en rencontre plus de deux ou trois.



Fig. 7 : Renne dont l'arrière-train a été mangé par les loups, Popigai, 1995 (Cliché mission Ethnorennnes).

Dès octobre, pour faire paître leurs rennes, ils font de courtes étapes d'*arguïsh*. Alors même qu'ils ne peuvent encore savoir si les rennes sauvages passeront ou non sur leur territoire lors de la migration montante de printemps, les chasseurs doivent décider ce qu'ils feront l'année suivante, chasser ou pêcher, car ce choix détermine la direction du nomadisme d'hiver.

L'hiver

De la fin octobre à février, les chasseurs posent et relèvent pièges métalliques et pièges en bois pour renards polaires. Vers le 25/28 janvier, le soleil réapparaît au-dessus de l'horizon et la lumière du jour renaît lentement. Fin février, les rennes sauvages commencent à migrer vers les pâturages de printemps et passent à nouveau sur les territoires de chasse où ils sont tirés. Cette migration de printemps peut durer très longtemps ; ainsi, en 1995, ce n'est que vers la fin mai que les animaux sont arrivés à destination vers le nord du Taïmyr.

Le retour des rennes sauvages s'accompagne d'une plus forte présence des renards polaires, pour qui cela signifie viande en abondance, qu'il s'agisse des morceaux de gibier rejetés par les chasseurs - le plus souvent tête, contenu de l'estomac et sang- ou des éléments de carcasses abandonnés par le loup. Début avril, lorsque se termine la saison de chasse au renard polaire qui se fait pour la fourrure, les chasseurs ferment leurs pièges ; certains en ont plus d'une centaine.

Pendant la saison de chasse au renne sauvage, les femmes ont d'autant plus de travail que la chasse est bonne et donc que le nombre de peaux à traiter est important. Une fois les peaux séchées au soleil et au vent, elles les préparent pour faire les vêtements, la literie et les couvertures des *baloks*.

En avril, les nomades s'apprêtent pour le festival des chasseurs-éleveurs (Journées des éleveurs de rennes), généralement organisé aux environs du 20 avril et qui marque la fin de l'hiver. Tous ceux qui vivent en toundra se rendent à Popigai où un hélicoptère de l'administration apporte à cette occasion des denrées alimentaires. Les chasseurs font leurs provisions, achetant des réserves de nourriture pour toute l'année (thé, farine, tabac, sel, sucre, beurre). De plus en plus souvent, il y a rupture de stock et l'année dernière, par exemple, chacun n'a eu droit qu'à un paquet de thé par mois, alors que le thé est la boisson quotidienne qui accompagne toute consommation de nourriture. Si les chasseurs ont assez d'argent liquide, il leur faut alors aller s'approvisionner aux comptoirs de Sopotchnoye et Saskilakh, chacun à près de 150 kilomètres, ce qui ne peut se faire qu'en motoneige.

Ce festival dure généralement trois jours. Le sovkhos organise des compétitions sportives et prépare des récompenses en argent liquide. Trois sortes de compétitions se font avec des rennes : courses de traîneaux attelés avec des mâles et des castrats conduits par des hommes, courses de traîneaux attelés avec des femelles stériles conduits par des femmes, suivies de courses montées. Deux rennes tractent chaque traîneau dans une course qui rassemble une trentaine de participants sur une distance de 7 à 10 km. Les premiers et seconds ont une récompense. Après les courses, il y a le concours de lancer de lasso : à une distance d'environ 20 m, les participants doivent le passer sur le *horey*, longue perche de plus de 3 mètres, utilisée pour conduire les rennes et plantée verticalement pour l'occasion. La fête se termine avec une compétition de lutte, jeu prisé par les nomades, et une course sur 100 m.

Une fois le festival terminé, les éleveurs rentrent dans leurs brigades et les chasseurs repartent vers la toundra en emportant la nourriture achetée. C'est le moment de décider vers quel pâturage de printemps ils vont se déplacer ; ils

y arriveront une fois la neige disparue et y resteront environ un mois. Les femmes vont réparer les *baloks* d'hiver avant de les abandonner temporairement : elles enlèvent les bâches en peau et les sèchent, vérifient les protections de fenêtres, etc. Les hommes réparent les traîneaux. Tous préparent ainsi la vie nomade d'été.

Méthodes de chasse

Méthode avec un renne domestique utilisé comme leurre

Les Dolgans de Popigai sont parmi les derniers chasseurs à connaître encore une chasse à l'aide de rennes spécialement dressés (*manchtchik* en russe). Très peu d'autochtones la pratiquent car elle nécessite de la patience et un goût pour cette manière de travailler. Il est en effet plus facile de courir le renne sauvage en traîneau ou en motoneige, même si, pour approcher l'animal sauvage, il est nécessaire d'abandonner le traîneau pour suivre son gibier à pied pendant au moins 5 km : en hiver, par temps de gel, le bruit du traîneau porte très loin et fait aussitôt fuir le renne sauvage.

En ce qui concerne la méthode que nous voulons décrire, elle se pratique en hiver, par temps calme plutôt nuageux, obligatoirement accompagné de gel, jamais lorsque le vent souffle un peu de neige ou qu'il y a du soleil. Le chasseur s'est chaudement vêtu avec des habits, bonnet et chaussures compris, spécialement cousus dans des peaux de renne de couleur claire (*bioutiaj*) : les rennes sauvages sont clairs à cette période de l'année et les vêtements des chasseurs doivent leur ressembler.

Ainsi préparé, le chasseur rejoint son territoire de chasse en traîneau, accompagné de son renne de monte (*ougthak* en dolgan) et de deux rennes dressés (*ondoto* et *tiourge* en dolgan). Lorsqu'il s'estime assez proche, il abandonne le traîneau. Sur son renne de monte, il rejoint une légère hauteur qui domine la toundra. De là, il cherche à repérer à la jumelle une présence de rennes sauvages. Si aucun animal n'apparaît à l'horizon, il reprend sa monture et part vers une autre hauteur, toujours accompagné de ses deux rennes dressés. Lorsqu'un animal est en vue, c'est à pied qu'il avance, manœuvrant les trois rennes avec trois longues en cuir tressé (*sounakan* en dolgan). Elles doivent être assez longues puisque le renne le plus éloigné, l'*ondoto*, avance à environ 50 m devant lui ; le *tiourge*, quant à lui, se trouve à une distance de 5-10 m (fig. 8). Elles doivent être aussi plus fines qu'un lasso, mais très rigides pour ne pas s'affaisser comme une simple corde, auquel cas les animaux pourraient s'y prendre les pattes. Le chasseur maintient les trois longues de sa seule main droite, en les laissant glisser de telle sorte qu'il puisse contrôler la distance entre ses rennes. L'*ondoto* et le *tiourge* ont chacun le



Fig. 8 : Chasse au renne dressé. L'animal monté reste près du chasseur, les deux autres, maintenus chacun par une longe, avancent respectivement à 10 et 50 m, Popigai, 1996 (Cliché mission Ethnorennes).

cou pris dans une lanière de cuir reliée à la longe, lanière maintenant deux plaques en os ou en ivoire découpé de telle sorte que, quand le chasseur tire la longe à droite ou à gauche, les dents acérées (*kebe* en dolgan) permettent d'indiquer à l'animal la direction souhaitée.

Le renne sauvage a une très bonne ouïe ; quand il gèle en hiver, il lui est possible d'entendre de très loin un chasseur qui marche sur la neige même avec beaucoup de précautions et il s'enfuit alors immédiatement. Aussi, lorsque le chasseur aperçoit son gibier, pousse-t-il ses rennes devant lui et les laisse-t-il brouter paisiblement. Si les rennes domestiques ne font que paître tranquillement, les rennes sauvages dressent l'oreille et ne se laissent pas approcher. Par contre, si, bien dressés, les premiers grattent du pied, alors les seconds continuent à brouter sans inquiétude car c'est un bruit familier qu'ils attribuent à un groupe de congénères. L'homme doit constamment se trouver au milieu de ses rennes, les deux animaux dressés avançant en tête tandis que la monture suit derrière. Ils vont assourdir ainsi les bruits de sa marche car le crissement de la neige sous les pieds de l'homme est différent de celui que font les animaux. Le groupe ne se dirige pas directement sur sa proie mais il prend en compte les particularités du paysage pour manœuvrer, allant là où les leurres ont la possibilité de gratter du sabot et où ce bruit peut être entendu. Pendant qu'il se déplace, le chasseur arrache des poils de la fourrure de son vêtement et les jette devant lui pour avoir la direction du vent et marcher contre lui, empêchant ainsi l'odeur humaine de parvenir au nez des animaux sauvages.

En hiver, le renne sauvage voit mal, gêné par des sourcils qui, devenus très longs, obstruent sa vue. Néanmoins le

chasseur, faisant attention à ne pas être vu, reste au milieu de ses rennes. Lorsque le renne sauvage lève la tête et regarde s'approcher le groupe, le chasseur doit avoir la tête tournée vers lui, rester immobile, légèrement courbé car le renne pourrait être effrayé si l'homme dépassait ses animaux en hauteur.

Lorsqu'il ne reste plus que 100 à 200 m entre les deux groupes, les rennes sauvages s'arrêtent et observent, avec curiosité. Pensant avoir affaire à des congénères, ils continuent de gratter le sol. Le chasseur s'approche alors encore plus près. Lorsqu'il estime le moment venu, en un instant, il noue les trois longes autour d'un genou pour libérer ses mains, amène le fusil qu'il portait en bandoulière en position de tir et fait feu. S'il a une bonne expérience, il peut approcher jusqu'à distinguer mâles, femelles ou jeunes et choisir ainsi celui qu'il va tirer. Bon fusil, il peut tuer plusieurs animaux dans une même approche.

Manœuvrer des rennes dressés n'est pas simple. Le chasseur doit pouvoir faire tourner l'*ondoto* à droite et à gauche sans s'embrouiller dans les trois longes ni s'empêtrer avec sa carabine. Tout geste fait sans précaution sera immédiatement repéré par les rennes sauvages qui s'enfuiront. Par ailleurs, monter un renne en hiver, engoncé dans les nombreux vêtements en fourrure, n'est pas non plus chose aisée.

Lorsqu'il s'agit de dresser ses rennes, le chasseur choisit habituellement de jeunes femelles de trois ans très énergiques. Il est préférable qu'elles aient un faon qui accompagnera le groupe pendant la chasse. Le chasseur pratique leur dressage au printemps. Il leur met une sorte de collier de force formé de deux plaques en os ou ivoire découpées

en pointes à l'intérieur. A cette époque de l'année, les animaux ont la peau du cou tendre et ils réagissent lorsque les dents des colliers s'y enfoncent, ce qui facilite le dressage. Deux choses doivent être apprises à l'animal. Tout d'abord à suivre la direction indiquée par l'homme. Pour ce faire, avec une longe épaisse, le chasseur donne de petites tapes sur le cou et tire tantôt à droite, tantôt à gauche, de telle sorte qu'il habitue l'animal à tourner aux ordres. Il faut ensuite dresser le renne à gratter du pied comme le font les animaux sauvages. Le chasseur emmène sa bête dans des endroits où il n'y a pas beaucoup de neige mais il ne lui permet pas de manger : chaque fois que l'animal veut attraper de l'herbe, le chasseur l'en empêche en tirant sur la longe. Le renne mécontent gratte le sol. Le chasseur part ensuite un peu plus loin et recommence. Au bout de trois jours d'un dressage intensif, le renne se soumet et gratte chaque fois que la longe exerce une légère pression. Un renne dressé travaille généralement pendant trois ans ; après quoi il a tendance à paresser et est alors utilisé pour le transport.

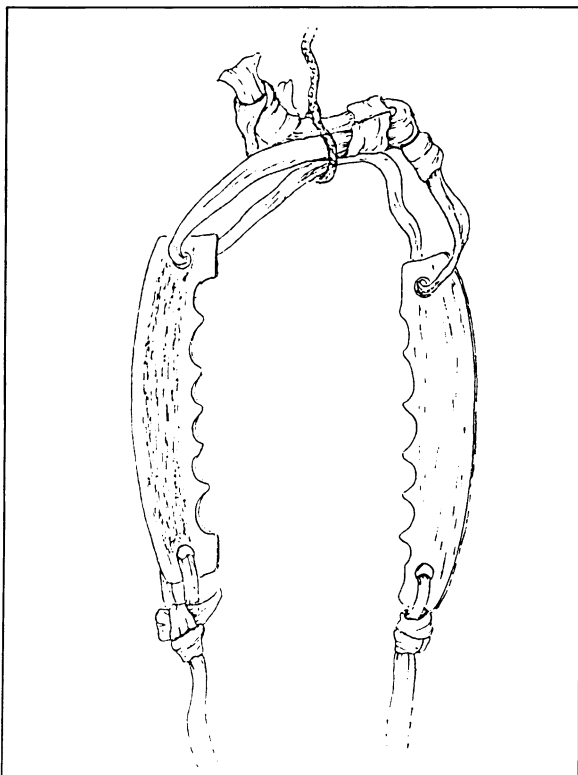


Fig. 9 : Collier à dents fait dans un bois de renne et utilisé pour le dressage des animaux de monte, de trait ou de chasse.

Méthode batyynnary

Une variante de cette méthode de chasse au renne sauvage avec rennes domestiques dressés, appelée *batyynnary* (*batyar* en dolgan = poursuivre), est utilisée lorsque le chasseur se trouve en mauvaise position pour tirer ou que son gibier est hors de portée. Comme disent les chasseurs autochtones, il est préférable, au moment de la migration, de ne pas affronter directement son gibier. Accompagné de ses rennes dressés, le chasseur avance tranquillement sur sa monture, parallèlement aux rennes sauvages, afin que ces derniers repèrent bien le groupe d'animaux paissant paisiblement en grattant du sabot. Peu à peu, les rennes sauvages s'habituent à cette présence et l'homme devient suffisamment toléré pour, tout en continuant à suivre, s'approcher au plus près.

Lorsqu'il s'estime bien placé, le chasseur tire non pas le renne le plus proche mais celui qui est le plus éloigné. Il est préférable que l'animal ne soit pas tué sur le coup : tiré à l'estomac, il sursaute et reste figé sur place, de sorte que les autres ne comprennent pas d'où vient le danger et, inquiets, restent aussi immobiles, en attente. Après une petite pause, le chasseur tire un deuxième renne, toujours le plus éloigné. Si l'animal est atteint et s'effondre, les survivants s'enfuient. Ils se précipitent à l'opposé de ce qui pourrait correspondre à un tir rapproché repéré par rapport aux deux rennes tombés. C'est-à-dire qu'ils fuient vers les rennes domestiques restés paisibles, et donc vers le chasseur qui tire alors autant qu'il le peut. Les Dolgans appellent cela *nima*, "ruse". Cette méthode avec des rennes domestiques dressés leur permet de chasser à n'importe quel moment.

Méthode khir'teynir'

Quand il n'est pas possible d'utiliser les rennes dressés pour une raison ou une autre, le chasseur chasse, seul ou avec un partenaire, selon une autre méthode appelée *khir'teynir'* (*khir'* en dolgan : terre). Cette chasse se fait généralement avec un vêtement blanc spécial, *sokouï*. Quand le chasseur remarque un groupe de rennes qui broutent entre de gros blocs erratiques où pousse souvent de l'herbe, il rampe au vent en même temps que les rennes sauvages grattent le sol. Le bruit qu'ils font à ce moment-là doit couvrir celui qu'il fait en rampant. Si les rennes sauvages se reposent et ruminent en terrain découvert, le chasseur doit attendre, parfois des heures, allongé sans bouger jusqu'au moment où ils recommencent à gratter le sol. Le chasseur ne commence à tirer que lorsqu'il peut reconnaître clairement les bois des animaux, car tant qu'il ne les distingue pas, c'est qu'ils sont trop loin.



Fig. 10 : Chasse à l'écran en bois permettant l'approche des rennes sauvages sans en être vu, Popigai, 1996 (Cliché mission Ethnorennnes).

Méthode à l'écran de bois

Une autre méthode de chasse utilise un écran en bois (*dalda* en dolgan) de forme ovale, d'environ 2 m de long et 30/40 cm de haut, tendu d'un tissu blanc et posé sur de petits skis. Au milieu, se trouve un trou que le chasseur utilise pour tirer (fig. 10). Deux piquets en bois fourchus fixés sur les skis permettent au chasseur d'y poser la carabine lors du mouvement d'approche. Le chasseur utilise cette méthode les jours où un petit vent d'ouest pousse la neige en un léger brouillard au ras du sol. Il porte à l'occasion des vêtements spéciaux cousus dans une étoffe blanche : couché derrière son écran, il se fond dans le paysage et même, s'il neige, devient invisible.

Lorsqu'un chasseur aperçoit des rennes en train de paître, il descend de son traîneau et l'attache. Puis il avance en direction des animaux sauvages, tenant l'écran devant lui. A une certaine distance, lorsqu'il sent que le renne sauvage commence à dresser l'oreille, il s'allonge sur la neige et rampe en poussant devant lui l'écran qui glisse sans bruit sur ses skis recouverts de *kamous*, peau tirée des pattes. Le chasseur s'approche aussi près que possible de l'animal et tire. Le défaut de cette méthode est qu'il n'a le temps de tirer que deux ou trois fois avant la fuite de son gibier.

Méthode au traîneau

Une autre méthode se pratique en hiver, par temps doux, avec des rennes et des traîneaux. Cette manière de chasser plaît aux jeunes générations comme aux chasseurs chevronnés : tous aiment la place qu'y tient le hasard. Trois

rennes très endurants tirent le traîneau jusqu'à une hauteur d'où il est possible de repérer où se tiennent les rennes sauvages. L'hiver n'étant pas un moment de migration massive, les groupes rencontrés sont d'environ 6/7 à 10/15 têtes maximum.

Si l'occasion se présente, le chasseur peut se coucher sur le passage des animaux et les attendre ; il tue alors plus vite et plus facilement. Mais c'est une opportunité qui n'est pas fréquente. Le plus souvent, le chasseur attend de loin le renne sauvage. Lorsque les animaux arrivent assez près, il se jette à leur poursuite en traîneau. Quand il n'est pas très loin de sa proie, quelquefois à peine 10 à 15 m, le chasseur saute de son traîneau et tire. Ce type de chasse, où le gibier est forcé, utilise une particularité du comportement des rennes sauvages : lorsque le chasseur approche par l'arrière, l'animal se retourne brusquement pour faire face, offrant un instant son flanc au tir. La chasse devient très efficace lorsque l'homme peut pousser les animaux sauvages vers un petit ravin ; même acculés, ils ne sautent pas et sont donc facilement abattus. Les bonnes années, lorsque la chance lui sourit, un chasseur peut tuer jusqu'à 5 ou 7 animaux par jour.

Distribution du gibier

De nos jours, les chasseurs de l'est du Taïmyr suivent encore les traditions ancestrales. Ainsi, lorsque un chasseur obtient son premier renne sauvage, il le partage avec une autre famille mais pas obligatoirement avec des parents : cela s'appelle *tioungèè*. Lors de la première chasse, il donne

et présente *darama*, la partie située autour du bassin incluant les deux dernières côtes. Il offre l'épaule, le gigot, les côtes sans les vertèbres, les filets et les pieds avec les *kamous*. Il garde pour lui la tête, le sternum, la seconde épaule et l'autre gigot, ainsi que le cœur qui n'est jamais donné à qui que ce soit. La personne à qui est présenté *tioungèè* doit redonner au chasseur un morceau de la viande du dos la plus grasse possible. Lorsque deux chasseurs vont à la chasse et qu'un seul des deux a du succès, celui-là doit donner *tioungèè* au malchanceux. Selon une vieille coutume, le chasseur ne doit prendre pour lui que le troisième animal qu'il abat, car s'il en donne plus il ne connaîtra plus le succès. S'il reçoit des invités venant de loin, il leur procure des rennes frais pour aller chasser pendant que leurs propres rennes se reposent et, après la chasse, il leur donne *tioungèè*.

Au retour d'une bonne chasse, le chasseur rapporte sur son traîneau l'animal abattu, installé de façon à ce que la tête soit tournée vers l'habitat pour montrer à la chance le chemin de la maison. De la même façon, de retour dans l'habitation, il nourrit le feu avec de la graisse en déclamant : "Ancêtre feu, je t'offre cela et te demande le succès".

Ainsi, la chasse au renne sauvage se fait suivant des méthodes différentes adaptées aux variations du temps et des saisons. On utilise par temps doux les traîneaux attelés, par temps froid sans vent les rennes dressés, lorsqu'il y a du vent l'écran de bois. Nous n'avons pas évoqué une dernière méthode, la plus facile sans doute : lorsqu'au cours de la migration en masse, le chasseur attend son gibier au travers de rivières ou de lacs.

L'élevage du renne : une école traditionnelle de pastoralisme

Que notre enquête sur les éleveurs de rennes nous ait conduits sur le territoire de la rivière Popigai n'est pas fortuit. Ces dernières années ont vu en effet la disparition des troupeaux domestiques à travers tout le Taïmyr, qu'il s'agisse des sovkhoses d'Ary-Mas (village de Novaja), Khetskiï (village de Kheta), Sovetskiï Taïmyr (village de Kresty), ou Tsentral'nii (village de Jdanikha). Les pâtures, maintenant vides, sont réinvestis par les rennes sauvages dont le nombre augmente d'année en année. Malheureusement cette croissance du troupeau sauvage ne va pas de pair avec une augmentation du profit pour les chasseurs, souvent anciens éleveurs dont les troupeaux ont disparu : en raison en particulier du coût des carburants, il est devenu très difficile d'écouler la viande, comme nous le disions plus haut. A Syndassko (sovkhoze d'Arkticheskiï), le petit cheptel était de 1903 têtes avant qu'en 1994 ne soient vendus, pour raisons économiques, environ 1 000 rennes en Yakoutie, et nous avons rencontré au comptoir

de Christi une famille qui a arrêté l'élevage le jour où le troupeau sauvage a enlevé la moitié des femelles du troupeau domestique. Aujourd'hui, le sovkhoze Popigaiskiï est donc le seul endroit où subsiste encore un troupeau conséquent de rennes domestiques, même si le nombre de têtes de l'ensemble des brigades est passé en cinq ans de 6604 à 5761 ; dans le même temps celui des rennes privés est resté le même, soit environ 2 000 têtes.

Le printemps

Organisation du troupeau en vue de la mise bas

En mars, quand le printemps s'annonce et qu'approche le moment des naissances (*tougouttata*), le troupeau est divisé en deux : d'une part les femelles (*tyge*) prêtes à procréer, d'autre part les faons d'un an (*tougout*), les rennes de 3 ans (*iktana*), les mâles (*ablakan*), les castrats (*bouour*), les femelles sans faon (*taragaj*) et les femelles stériles (*kytarakh*). Pour ce faire, les éleveurs délimitent avec des filets un espace dans lequel ils poussent les bêtes. Le troupeau regroupé, ils attrapent au lasso les animaux du second groupe afin de les sortir de l'enclos dans lequel ils laissent les femelles. Après cette division, les éleveurs veillent à garder séparées en des endroits différents les deux parties du troupeau. Ils maintiennent les femelles en petits groupes, les empêchant de s'éloigner car, avant la parturition, elles doivent rester tranquille. Le pasteur doit protéger ce calme ou en tout cas veiller à ce que l'agitation soit la plus faible possible : ainsi c'est très lentement que les femelles vont au pâturage.

La mise bas

Pendant la période de parturition, entre mai et juin, les éleveurs échangent par radio des informations avec le sovkhoze sur la façon dont se passent les naissances. Cela entretient l'unité du groupe, tant par le partage oral des réussites que dans l'échange de conseils pour les cas difficiles.

L'endroit où les femelles mettent bas est choisi avec soin. Il faut qu'il soit protégé du vent et de la neige. Les lichens doivent y pousser en abondance pour que les bêtes paissent avec un minimum de mouvements. Il doit être dépourvu de pierres afin que les animaux ne puissent se blesser : les pattes, par lesquelles se transmettent les épidémies, sont un point faible ; les éleveurs, déjà attentifs en temps normal, y apportent là un soin particulier. Un bon drainage doit permettre d'éviter qu'en ce début de printemps où les tempêtes sont fréquentes, les faons ne meurent pour être restés dans l'humidité ou la neige mouillée. De plus, le pasteur veille à ce que ces terribles prédateurs que sont renards polaires (*kyrsa*) et corbeaux (*cor*) ne causent pas trop de dommages parmi les nouveau-nés. Ainsi soi-

gneusement choisis, les lieux de mise bas changent chaque année et les éleveurs ne les réutilisent que tous les trois ans. En effet, le manque de mobilité des femelles conduit à une exploitation plus intensive du pâturage et il faut laisser au tapis végétal le temps de se refaire.

C'est donc dans un calme soigneusement entretenu que les femelles mettent bas. Toute agitation pouvant perturber le bon déroulement des naissances et entraîner des pertes d'animaux est soigneusement évitée. Ainsi, si le troupeau n'a pas été divisé avant la parturition, les faons de l'année précédente dérangent leur mère lors de la mise bas, tandis que les mâles peuvent écraser par mégarde les nouveau-nés. Pendant cette période, les éleveurs n'utilisent pas les chiens pour pousser les femelles, car ils savent que c'est un moment où les troupeaux sont facilement effrayés par les loups, bien sûr, mais aussi par les chiens ; et s'il lui advient d'être effrayée, une femelle peut rejeter son petit.

Relation mère/faon

Il arrive qu'un événement occasionnel sépare une femelle et son petit. Lorsque l'éleveur ne sait pas qui est la mère d'un faon abandonné, il le prend dans ses bras et le présente aux différentes femelles jusqu'à ce que l'une d'entre elles reconnaisse son bien. Dans quelques cas, cette reconnaissance ne se fait pas. Par exemple, si plusieurs faons abandonnés ont été regroupés et que l'odeur de chacun est couverte par celle des autres, une mère peut être incapable d'identifier le sien. Le contact avec l'homme rend aussi plus difficile cette reconnaissance et s'il leur faut toucher aux petits immédiatement après la naissance, les éleveurs portent des gants en *kamous*. (peau des pattes de renne). D'autres fois, c'est la femelle elle-même qui rejette son faon ; pour sauver le petit, l'éleveur passe alors un licol à la mère et lui apporte le faon pour la tétée. Si ce rejet vient à se répéter à la naissance suivante, la femelle coupable est tuée pour la viande.

D'habitude, est aussi tuée pour la viande la femelle qui met bas trop tard, car la naissance correspond alors à l'apparition des moustiques. A cette période, le troupeau avance rapidement et les petits trop faibles restent en arrière ; la femelle, que son faon ne suit pas, tend à revenir vers lui. L'éleveur rattrape la bête pour la ramener dans le troupeau et essaye de l'y maintenir, ce qui est difficile car le troupeau avance et la mère cherche toujours à revenir vers son petit. A la longue, elle finit par échapper à la surveillance pastorale et par se perdre. Aussi, le pasteur préfère-t-il tuer l'animal coutumier du fait pour au moins en récupérer la viande.

Par ailleurs, la femelle qui a un petit mort-né ne s'en éloigne pas. L'éleveur essaie alors de lui présenter un autre

faon, de ceux abandonnés par leur mère. Pour faire adopter un faon par une femelle, différentes méthodes peuvent être utilisées qui tendent toutes à détruire l'odeur de la première mère : le nouveau-né à adopter est frotté avec le placenta du mort-né à remplacer.

La lactation

Lorsqu'une femelle perd son petit à la naissance, elle devient malade si son lait n'est pas tiré. Quelques femelles apprivoisées sont spécialement utilisées pour obtenir du lait (*ëgylyar tykhy*). Les éleveurs tirent alors le lait un jour sur deux, ne prenant que la moitié de ce que peut donner l'animal, c'est-à-dire la valeur d'un grand verre. Il est aussi possible d'obtenir du lait à la fin du mois d'août, quand le faon, devenu plus fort et commençant à manger de l'herbe, cesse peu à peu de tirer sur le pis de sa mère. La traite peut alors se faire jusqu'à la naissance suivante, soit mai/juin, mais elle doit être régulière car à la moindre interruption la montée de lait s'arrête.

Familiarité des animaux

Une vingtaine de jours sont nécessaires pour que les faons prennent des forces. À peu près un mois après les naissances, le troupeau est de nouveau rassemblé. Dès le milieu juin, pour habituer le faon au campement, les éleveurs les apportent dans les *balok* : cela évite d'avoir des animaux qui fuient le campement. De toute façon, le degré de familiarité est différent selon les bêtes : certains animaux, élevés avec les enfants, peuvent être totalement apprivoisés (*oko*), de même que certaines femelles régulièrement traitées ; d'autres, au contraire, n'auront que des contacts de pastoralisme. Dans l'ensemble, ce sont les castrats qui ont les contacts directs les plus fréquents et les plus organisés avec les hommes, qu'il s'agisse de ceux régulièrement montés, chacun ayant son renne de monte pour accompagner le troupeau ou suivre l'*arguush*, ou bien de ceux attelés à chaque étape de nomadisme. Néanmoins la mise en attelage nécessite de longues courses poursuite pour que le lasso ramène la quarantaine de bêtes qui lui sont nécessaires.

Le reste du troupeau

Pendant cette même période, faire paître la partie du troupeau qui réunit tous les autres animaux (castrats, mâles de différents âges, faons d'un an) est assez difficile, même si les bêtes sont relativement tranquilles, n'ayant plus beaucoup de graisse après l'hiver. Les mâles du dernier printemps en particulier, pour la première fois séparés de leurs mères, manifestent une certaine agitation.

Ainsi, pendant le printemps, les éleveurs veillent, chaque jour et à chaque moment, à la qualité des pâturages.

Les systèmes de surveillance varient, mais pendant cette période où le troupeau est séparé, et en fonction des hommes disponibles, les tours de garde de chaque éleveur peuvent être de 24 heures continues. Ce temps de garde est coupé de retours au *balok* pour quelques heures de repos et des moments de restauration pendant lesquels le troupeau rumine aux alentours immédiat du campement (fig. 2).

Les ramures

Au début d'avril normalement, les castrats, adultes et jeunes, perdent leurs bois, quelques-uns commençant dès la fin mars. La qualité de la nourriture et les conditions climatiques ont des répercussions sur ce processus naturel. Lorsque la nourriture est bonne, les bois tombent plus tôt, et ce d'autant plus vite que les rennes n'ont pas perdu leur graisse. A l'inverse, lorsque les rennes sont amaigris par un hiver difficile, ils perdent leurs bois plus tard, parfois même pas avant début juin. De l'avis des éleveurs, au printemps, avant le renouveau de la végétation, castrats et jeunes d'un an perdent leur graisse plus vite que les autres : les premiers parce que, pendant l'hiver, ils sont utilisés comme bêtes de trait, les seconds parce qu'il leur est difficile d'avoir accès à l'herbe encore rare, appropriée par les animaux plus forts. Ils conservent, de ce fait, leurs bois plus longtemps. Les mâles, quant à eux, ont été les premiers à perdre leur ramure dès le début de l'hiver, tandis que les plus jeunes, suivant l'âge et l'état de leur engraissement, les abandonnent tout au long de la mauvaise saison. Les femelles, qui récupèrent leur graisse en avril avant la mise bas, ne perdent leurs bois que quelques jours après la parturition. Les nomades pensent que, pendant ces deux à trois jours, elles ont besoin de leur ramure pour protéger leurs petits si nécessaire.

Entre printemps et été

Pendant la première quinzaine de juillet, les éleveurs se déplacent en direction des pâturages d'été où le couvert végétal est vert. Lorsque des plaques de terre commencent à apparaître sous la couverture de neige et que pointent les premières pousses, mâles et castrats s'organisent en groupes et pâturent séparément des femelles, encore occupées par les faons.

L'été

Organisation du troupeau

En été, pendant les déplacements, des groupes de rennes se forment. Castrats et mâles cheminent en tête du troupeau. Les faons d'un an et les jeunes mâles de 2/3 ans sont au centre. Femelles et faons de l'année ferment la marche. Une telle organisation dure jusqu'à la fin de l'automne. Pendant les premiers jours, le troupeau avance

lentement, paisiblement poussé par les éleveurs qui ne veulent pas perdre de faons.

Sur les flancs du troupeau s'agitent les rennes indociles (*si'rii*) qui cherchent constamment à s'échapper. Certains d'entre eux donnent du fil à retordre aux pasteurs en faisant fi des chiens, comportement qui paraît relever du caractère individuel d'un animal plus que d'une catégorie, castrat, femelle ou mâle. Les jeunes, quant à eux, ne cherchent pas à sortir du troupeau de leur propre initiative, mais il peut leur arriver de suivre un adulte rebelle. Les petits groupes qui s'échappent ainsi sont recherchés à la jumelle en toundra, ou en traîneau dans la forêt.

En été, et surtout dans les moments de repos, lorsqu'ils sont couchés pour ruminer, les rennes ont tendance à se regrouper par famille, par exemple la femelle, son petit de l'année et celui de l'année précédente. Il arrive que les jeunes de trois ans, cherchant encore à téter leur mère, se joignent au groupe familial. Les vieux rennes aussi se rassemblent en petits groupes. Les éleveurs identifient très facilement ces regroupements familiaux et ceux qui ont une grande compétence sont capables de compter les généalogies de chaque famille sur plus de 5 générations.

Les cheminements de l'été

Les cheminements du nomadisme dépendent, bien sûr, de la dimension du territoire sur lequel la brigade fait paître son troupeau, mais, en règle générale, les cheminements d'été sont plus longs que ceux d'hiver. Chaque brigade parcourt l'été de 150 à 180 km. Le nomadisme d'été commence entre le 20 / 29 avril, et dure jusqu'à la fin du mois d'octobre. À la fin du nomadisme d'hiver, les éleveurs abandonnent leurs *baloks* d'hiver à plancher sur les pâturages où ont eu lieu les naissances. Ils les échangent contre les *baloks* d'été, sans plancher, avec lesquels ils s'engagent dans les mouvements estivaux. En été les haltes sont courtes et les éleveurs peuvent bouger tous les deux ou trois jours. A cette période, ils éviteront les zones de forêts, car pour y retrouver les bêtes égarées, ils ont besoin de pouvoir lire les traces, ce qui est difficile tant que la neige n'est pas de retour.

Quand la saison devient chaude, l'herbe verte est abondante et les buissons sont nombreux. Les pasteurs choisissent des endroits où les lichens à profusion permettent aux bêtes de grossir rapidement. Repus, ils se couchent pour ruminer cinq à six fois par jour, et deux à trois fois durant la nuit, alors qu'en hiver, le renne ne se repose qu'au plus deux fois par 24 heures. Pendant cette période sans neige, les éleveurs conduisent leurs troupeaux le long des rivières parce que si les animaux venaient à manquer d'eau, ils perdraient rapidement du poids.

Moustiques et oestres

Avec la végétation, apparaissent les moustiques et les oestres. Les rennes souffrent de l'attaque des moustiques, en particulier sur le museau, en même temps que les oestres pondent sur leur fourrure, les larves migrant ensuite sous la peau. Les animaux, perturbés, ont du mal à paître et il est nécessaire de les déplacer deux à trois fois par jour.

Quand moustiques et oestres attaquent, tous les rennes du troupeau commencent à tourner en rond, dans le même sens que le soleil. Lors de ces mouvements circulaires, femelles et petits, moins mobiles, sont placés au centre tandis que castrats, mâles et femelles sans petit tournent en périphérie. En effet les parasites attaquent d'abord l'extérieur du troupeau. Dans cette configuration, femelles et petits, sont protégés, tandis que le mouvement des autres diminue les risques d'attaque. Les éleveurs peuvent aussi, après avoir préparé des feux près des *baloks*, conduire les rennes ruminer à proximité du campement sous le nuage de fumée, protection qui permet aux animaux de se reposer un peu. Autrefois, mais il semble que cela se refasse, les éleveurs posaient à terre, autour du troupeau, des peaux de renne blanches qui attiraient les insectes.

Les éleveurs se souviennent qu'enfants, alors qu'encore écoliers ils aidaient aux soins du troupeau pendant leurs vacances, le kolkhose les payait pour tout oestre extrait : ils les récoltaient dans un récipient et les apportaient au brigadier contre un certificat indiquant le nombre de parasites recueillis en échange duquel le kolkhose les rétribuait. De la même façon d'ailleurs, lorsqu'ils participaient au marquage, ils étaient payés en fonction du nombre de morceaux d'oreilles rapportés.

Éternés par les moustiques et les oestres, les animaux se nourrissent mal, cherchant à avancer contre le vent afin de se protéger le museau. Les éleveurs, pour les diriger, doivent tenir compte de la direction du vent. Lorsque celle-ci ne correspond pas à celle prévue pour cheminer, l'éleveur prend la tête du troupeau afin d'infléchir la marche dans la direction qu'il veut donner ; mais dès qu'il est appelé à l'arrière pour rattraper un retardataire, les bêtes de tête reviennent à leur direction initiale, et le troupeau derrière elles. Tout cheminement demande ainsi de nombreux allers et retours de l'éleveur pour remettre sur la bonne route un troupeau qui tend constamment à revenir contre le vent pour se protéger. C'est une période pendant laquelle l'éleveur qui a de mauvais chiens, un mauvais renne de selle ou tout simplement des jambes déficientes, perd facilement des bêtes. Pendant cette même période de cheminements à contrevent, les animaux recherchent les petites mares et les endroits où il reste encore de la neige.

Le pelage

En ce qui concerne le pelage du renne, les éleveurs de Popigai différencient la couleur blanche, qu'ils associent au renne indolent à sabots fragiles, proie plus facile des oestres. Les faons à pelage blanc, disent-ils, restent souvent en arrière, ce qui conduit leur mère à constamment revenir sur leurs pas pour les ramener dans le troupeau. Si la couleur blanche présente l'avantage d'être aisément repérable par l'éleveur, elle l'est aussi, en contrepartie, par le loup. Aussi, de tels animaux deviennent souvent la proie des carnivores. Les rennes albinos aux yeux rouges ne sont, quant à eux, pas du tout acceptés et généralement rapidement abattus ; leur peau est utilisée pour les vêtements. De l'avis de Dolgans de Popigai, les Yakoutes de la taïga ont un nombre important de rennes blancs dans leur troupeau, et il est clair qu'il ne s'agit pas là d'un compliment.

L'automne

Organisation du troupeau

En automne, le problème principal des éleveurs est de maintenir en un seul groupe toutes les catégories de rennes, chacune ayant un comportement différent. Les femelles, alors en tête dans le mouvement migratoire, s'éloignent avec leurs petits : parce que les faons ont forcé et réclament un lait plus riche en graisse, elles partent à la recherche des pâturages où abondent les lichens. Les faons, très curieux de tout, ont tendance à vagabonder devant le troupeau. Les mâles, eux, sont calmes et même indolents : ayant retrouvé assez de graisse après les pâtures d'été, ils traînent en queue et cherchent le plus souvent à se coucher pour ruminer tranquilles. Cette organisation dure de la fin du mois d'août jusqu'au milieu du mois d'octobre.

Le moment le plus difficile, pour les éleveurs, commence avec la période des champignons qui correspond à la fin du jour polaire et au retour des nuits noires. Les rennes en raffolent et les recherchent avec frénésie, s'éloignant souvent par petits groupes de cinq à dix. Avant que ne tombe l'obscurité, il faut les rassembler et les maintenir groupés près du campement où ils restent plus longtemps paisiblement couchés à ruminer. Ainsi le pasteur ramène le troupeau au campement vers minuit. Avec l'aube, aux alentours de 4 heures du matin, il repart vers les pâturages. Vers 6 heures du matin, le jour venu, il laisse aller les bêtes qui s'éparpillent rapidement à la recherche de nourriture, de préférence mycologique. Tout en veillant à ce qu'elles ne s'éloignent pas trop, il attend qu'elles soient repues pour les rassembler à nouveau et les ramener aux abords du campement où elles vont de nouveau tranquillement ruminer.

Le troupeau pendant le rut

En septembre commence la période du rut, dont le point fort se situe en octobre. Des groupes s'organisent de façon différente à l'intérieur du troupeau. Les castrats, que n'agite aucune pulsion interne, sont tranquilles. Comme ils ne peuvent couvrir les femelles, il faut les éloigner des combats de pouvoir; aussi sont-ils séparés du troupeau et les éleveurs les utilisent à des travaux divers comme par exemple partir avec eux à la pêche. Pendant la période des amours, les mâles en rut oublient de se nourrir, pouvant vivre sur leur graisse d'été. Ils ne songent qu'à se battre et faire preuve de leur force. Ils sont conduits à une cinquantaine de mètres du troupeau; ainsi isolés, ils se battent pour les femelles qui appartiendront aux plus puissants. Un mâle ordinaire peut briguer une quinzaine de femelles. Dans cette même période, les faons de l'année deviennent indépendants, cessant de téter leur mère dont la lactation s'arrête. En conséquence les faons doivent pâturer d'eux-mêmes pour se nourrir. Ils ont donc besoin de s'éloigner de leur mère et y sont d'ailleurs obligés, les mâles leur interdisant l'accès aux femelles.

Avant cette période, les éleveurs coupent les andouillers de glace pour éviter que les bois ne s'emmêlent durant les affrontements et pour protéger les yeux. Mais cette opération n'est pas sans risque car aux bois semble liée la vigueur de l'animal. Ainsi raconte-t-on qu'un éleveur ayant décidé de couper toute la ramure de ses bêtes s'est retrouvé avec un troupeau de mâles indolents qu'un rien apeurait; même vieux, de tels mâles peuvent être vaincus par des jeunes ayant conservé l'intégralité de leurs bois. Entre le 20 août et le 20 septembre, tous les mâles de plus de trois ans ainsi que les femelles commencent à perdre les velours qui flottent en lambeaux, laissant à nu un bois sanguinolent. Les castrats et les jeunes qui, eux, arborent leur première ramure, les gardent plus longtemps.

Les accouplements ont lieu par temps froid et même par glace, car, précisent les éleveurs, le mâle perd sa vigueur par temps chaud et le temps froid qui accompagne la période d'accouplement favorise la fertilité des femelles. À cette période, il importe aussi de faire paître le troupeau en veillant, comme au printemps lors des naissances, à ce que les animaux soient tranquilles. On dit que, dans un troupeau agité, le pourcentage de jeunes femelles stériles est plus élevé. Il est possible de reconnaître une femelle stérile à ce qu'elle perd ses bois avant la période des naissances.

L'hiver

Le troupeau

Après la saison des saillies, le troupeau se calme. Les rennes restent plus longtemps aux mêmes endroits. Pendant

les déplacements, de nouveaux groupes se forment. Toutes les femelles et les jeunes mâles marchent en tête. Derrière eux viennent les castrats revenus dans le troupeau. Les mâles ferment la marche; ils sont fatigués par leur activité précédente et perdent leurs bois. Repoussés par les castrats, ils tendent à s'organiser en petits groupes qui cherchent à s'éloigner. Pour les retenir, les éleveurs les séparent du troupeau et les conduisent dans des pâturages riches en lichens. Le plus gros du troupeau pâture non loin; il peut aller jusqu'à 5 kilomètres du campement. Les rennes de transport, quant à eux, restent paître à proximité des *baloks*.

Pendant la route vers la forêt, le gros du troupeau va devant, tandis que l'*arguish* suit, avec hommes et *baloks*. En hiver, la fréquence des mouvements dépend des conditions atmosphériques et de la nourriture accessible aux animaux. Mais habituellement, hommes et bêtes restent à la même place pendant une semaine ou deux. Les animaux doivent longuement gratter la neige de leur sabot, parfois sur plus de cinquante centimètres d'épaisseur, avant d'atteindre la végétation sous le manteau neigeux.

Si, pendant le printemps, l'été et l'automne le troupeau est gardé 24 heures sur 24, en hiver les éleveurs ne s'en occupent qu'une fois par jour, le rejoignant à ski, à renne monté ou en traîneau, très souvent aux premières heures du jour. Du fait de cette tranquillité des troupeaux, les familles peuvent se séparer et circuler indépendamment, en attendant le printemps pour se regrouper.

Pâtures d'hiver

Avec le début du froid et de la nuit polaire, les rennes sont calmes. Ils recherchent les places à neige légère, lieux où les pasteurs les rassemblent aisément. À cette période encore facile, les mâles redeviennent gras et s'organisent en groupes qui quittent le troupeau. Les faons se nourrissent ensemble, s'éloignant parfois vers un pâturage isolé. Pendant l'*arguish*, les femelles vont en tête car, nouvellement gravides, elles sont plus actives et déploient plus d'énergie. Quand le troupeau s'arrête, elles cherchent à prendre aux mâles les bonnes places à nourriture. Les faons leur rendent d'ailleurs la pareille. Ainsi en est-il jusqu'au printemps, période à laquelle les mâles reproducteurs n'ont toujours pas de bois alors que les femelles les ont encore.

Au fur et à mesure que l'hiver avance, surtout s'il est rude, le verglas s'installe et il peut arriver que la végétation ne soit plus accessible. Incapables de casser la pellicule rigide pour l'atteindre, les animaux, spécialement les femelles et les faons, peuvent alors mourir d'inanition. Pendant cette période, les rennes en perdant du poids deviennent sensibles au froid; lorsque la température est vraiment basse, ils marchent sans relâche afin de ne pas se

refroidir et maigrissent d'autant plus qu'ils ne s'arrêtent pas pour manger. Si l'animal a la chance d'être gras avant le froid, il reste plus longtemps protégé et de ce fait continue à prendre le temps de se nourrir.

Rennes domestiques et rennes sauvages

Au début de l'hiver, avec les premières neiges, les rennes pâturent à la limite de la toundra et de la taïga. La migration du renne sauvage a déjà commencé et les animaux domestiques tendent souvent à en suivre les traces. Faire paître les troupeaux en toundra facilite le travail de l'éleveur qui peut mieux surveiller son cheptel. Bien que renne sauvage et renne domestique laissent des traces tout à fait similaires, un éleveur d'expérience saura faire la différence et il cherchera à empêcher les animaux domestiques de suivre les sauvages. Les femelles domestiques, en particulier, font l'objet de rapt, pouvant suivre à plusieurs un même mâle sauvage. C'est pourquoi, une fois par jour, l'éleveur rejoint son troupeau qui se tient à quelques kilomètres du campement. Il part tôt le matin faire le tour du troupeau pour regrouper les animaux et vérifier qu'aucun ne s'est échappé.

Il arrive à l'inverse qu'une bête sauvage s'intègre à un troupeau domestique, ou qu'une femelle domestique soit couverte par un mâle sauvage. Les avis paraissent là partagés quant aux avantages de cette situation et relèvent, semble-t-il, d'une différence de "religion". Pour ceux qui pensent que rennes sauvage et domestique ont une origine commune, l'apport d'un sang sauvage peut être vécu comme capable de redonner une énergie nouvelle tout à fait favorable. Ceux qui estiment qu'il s'agit de deux espèces ayant chacune un "Maître" différent, ce qui paraît le fait d'une majorité d'éleveurs, le sauvage finit toujours par revenir au sauvage, et il ne faut pas chercher à rompre l'équilibre naturel.

Entre hiver et printemps

Au fur et à mesure que la lumière commence à monter, le troupeau va de plus en plus lentement. En février/mars, les animaux s'arrêtent. C'est le temps le plus calme pour les éleveurs. À la fin de mars et au commencement d'avril, les rennes, poussés par l'instinct, initient la marche qui va les conduire de la zone taïga/toundra vers le nord. Venant de la forêt, le troupeau et les éleveurs commencent à monter vers les lieux de naissance.

Ainsi se referme le cycle annuel.

Production

Pour l'énergie : les castrats

Le nombre de castrats dépend des possibilités des éleveurs, de leurs connaissances et de leur expérience, de la

façon dont ils gèrent leurs troupeaux. Il y a un nombre minimum qui est celui des bêtes nécessaires à l'*arguush*. Généralement, un éleveur et sa famille ont besoin de 35 à 40 castrats. Ce qui, pour une brigade composée de 6 familles, porte l'ensemble des castrats à environ 240, dans un troupeau de près de 1 500 têtes. Il y avait environ 93 castrats dans le campement des trois familles de chasseurs qui nous hébergeaient, auxquels il faut ajouter quelques rennes de monte pour ceux qui ne conduisent pas d'attelage, ceci dans un troupeau d'environ 300 têtes.

La période de la castration se situe au printemps, d'une part parce que les mâles ont à ce moment-là de petits testicules, d'autre part parce que l'humidité étant moindre, les risques d'infection diminuent. Les éleveurs utilisent deux méthodes pour castrer : le couteau ou les dents.

Production pour boucherie

Pour la viande les éleveurs utilisent de préférence les animaux rejetés : les animaux malades, les femelles qui n'ont pas de petits ou mettent bas trop tard (pour les raisons données précédemment), les vieux mâles. Certains mâles sont castrés pour les conduire à produire de la graisse pendant l'été et ils sont ensuite abattus à l'automne. En automne, la viande est bonne et c'est la meilleure période pour les peaux à utiliser pour les vêtements.

Soins et savoir

Tout éleveur connaît chacun de ses rennes et peut comprendre son état de santé par la simple observation de son comportement ; il repère un comportement anormal au milieu du mouvement général d'un troupeau de plusieurs milliers de bêtes. Pour reconnaître cet état de santé, l'éleveur s'appuie sur de nombreux signes. Ainsi, un animal malade peut perdre du poids et de la graisse très rapidement : en quelques jours il devient indolent, traîne en queue du troupeau qu'il lui arrive souvent de perdre et il est alors difficile de le retrouver. Les bois des animaux malades, lorsqu'ils ne sont pas déjà ossifiés, deviennent légers et non irrigués de sang, tandis que la fourrure s'ébouriffe et devient rêche.

Aujourd'hui les vétérinaires viennent régulièrement vacciner les bêtes contre les épidémies et, nous a-t-on dit, les oestres. Les vieux éleveurs estiment que cela s'accompagne d'une perte de savoir. Autrefois l'éleveur devait lui-même trouver des solutions aux différents problèmes de santé de son troupeau : un renne qui maigrissait, par exemple, pouvait signifier un simple problème dentaire et l'éleveur procédait lui-même à l'extraction. De plus ils estiment que l'injection de produits fait perdre de la qualité aux peaux.

En même temps qu'il n'y a pas entre le renne, même castrat, et l'éleveur, la proximité que l'on peut trouver entre un homme et son cheval, il y a de la part de l'homme une connaissance du troupeau qui lui permet d'identifier chaque bête. À Popigai, on raconte l'éleveur capable de reconnaître un animal à partir d'un seul fragment de bois, ou ceux qui, du haut d'un hélicoptère, repèrent dans un groupe de rennes sauvages leurs femelles domestiques échappées.

Ce mode d'exploitation des rennes domestiques, rapidement décrit, concerne aussi bien l'élevage extensif de plusieurs centaines de bêtes que celui d'un petit troupeau de plusieurs dizaines. Il y a seulement changement d'objectif : la production de la viande des premiers est abandonnée au profit d'une production orientée vers le transport pour les seconds. Le renne, outre sa force de travail, apporte aussi, dans ce cas, un complément de matière première (nourriture ou peaux) au produit de la chasse ou de la pêche.

L'arguïsh

Que ce soit en toundra ou en taïga, la survie des rennes et des hommes qui en vivent est liée à leur mobilité. Sous un rude climat où trois mois à peine sont libérés de gel et de neige, le renouvellement de la végétation, en surface du permafrost, est très lent : le lichen, principale nourriture des rennes, ne pousse par exemple que de trois millimètres par an. Il est donc essentiel de ne pas épuiser un milieu végétal très fragile et de ne pas le détruire par un piétinement prolongé. Les déplacements des hommes comme celui des animaux doivent donc être fréquents pour ne pas détériorer la source de nourriture du troupeau.

Nomades, les hommes ont un mode de vie rythmé par le cycle des déplacements du renne, même si les distances parcourues par les rennes domestiques n'ont pas l'amplitude de celles des rennes sauvages. Éleveurs, ils suivent une route qui, à l'intérieur de leur territoire, les mène tout au long de l'année d'un pâturage à l'autre. Chasseur, ils cherchent à se trouver au bon endroit et au bon moment sur le chemin de la migration, qu'elle soit d'automne ou de printemps. Le motoneige à chenilles, le *bouran*, est plus rapide pour circuler seul ou remorquant un traîneau, mais il n'est utilisable que lorsque le sol est gelé. Le chasseur s'en sert lorsqu'il part assez loin à la recherche de son gibier. Chaque famille n'en possède généralement qu'un, souvent vétuste, ce qui ne suffit pas à tirer l'ensemble des traîneaux familiaux. Le moyen de transport le plus efficace, le plus accessible et le moins traumatisant pour l'environnement reste toujours le tractage par rennes. Ce type de déplacement est coûteux en temps de préparation mais c'est le seul qui permette de faire *arguïsh* été comme hiver.

Du printemps à l'automne, par crainte du loup et d'une trop grande dispersion, l'éleveur passe la nuit avec ses animaux et chaque matin les ramène dans l'espace domestique. L'hiver, les animaux, plus paisibles, n'appellent qu'une surveillance relative. Néanmoins, en quête de nourriture, ils peuvent s'éloigner dans la nuit à plus d'un kilomètre, aussi le pasteur ramène-t-il assez régulièrement le troupeau de son aire de pâture nocturne jusqu'à l'espace domestique autour du *balok*. Travail d'homme, c'est le plus souvent seul avec son chien qu'il part à sa recherche. À plus de 200 m des animaux, un appel de la voix éveille l'attention de la tête du troupeau et les fait se rassembler tous en un instant. Après un moment d'attente aux aguets, oreilles dressées, tous se dirigent vers le campement, les traîneurs rappelés à l'ordre par le chien (fig. 3). Suivant la distance, il faut parfois plus d'une demi-heure au troupeau pour rejoindre le campement. Cette activité matinale marque systématiquement la journée d'*arguïsh* dans la mesure où il va falloir attraper les bêtes à atteler.

Le troupeau rassemblé autour des *balok*, les hommes commencent la sélection des castrats et le long travail de capture au lasso. Si les premiers animaux se laissent prendre facilement, à mesure que le temps passe, les bêtes s'énervent et deviennent de plus en plus récalcitrantes. Hommes et bêtes galopent en tout sens à travers le campement, tandis que les chiens ramènent dans l'espace domestique tout animal qui tendrait à en sortir. Une fois attrapés, les rennes sont répartis suivant leur énergie et leur docilité et attachés en attente à chaque traîneau. Deux rennes suivis de six tirent le traîneau de charge qui précède les huit rennes du *balok*. Pour la file de charge, trois rennes vont guider le traîneau de tête, suivi de quatre pour chacun des trois traîneaux suivants (fig. 11). Aux attelages de tête peut être adjoint un renne de monte, ce qui nécessite un renne supplémentaire mais permet une charge en matériel plus forte du traîneau.

Le travail de capture est uniquement masculin, les femmes n'intervenant que pour barrer occasionnellement le passage à un animal poursuivi dans le périmètre de leur espace domestique. Le choix dans l'assemblage des attelages est aussi assuré par les hommes et chaque place porte un nom spécifique. Par contre, pendant que se poursuivent les captures au lasso, les rennes attrapés sont souvent conduits au traîneau et attelés par les femmes, lorsque le travail de rangement est terminé, ainsi que par les enfants, les hommes ayant indiqué la position de chaque animal et venant ensuite vérifier chaque harnachement.

Le harnachement des rennes est légèrement différent selon le statut de l'animal, harnachement plus ou moins décoré de gravures géométriques au trait incisé, et aussi

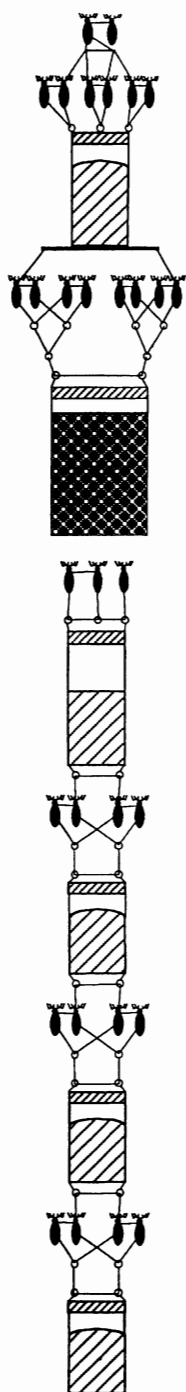


Fig. 11 : Schéma d'une caravane d'*arguish*, Popigai, 1995 (Cliché mission Ethnorennnes).



Fig. 12 : Renne harnaché attendant d'être attelé, Sopotchnoye, 1996 (Cliché mission Ethnorennnes).

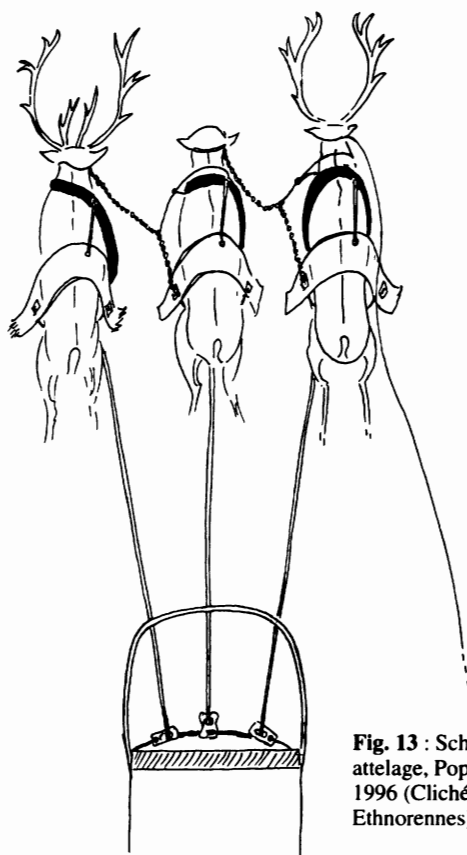


Fig. 13 : Schéma d'un attelage, Popigai, 1996 (Cliché mission Ethnorennnes).

selon son rôle dans l'attelage. Deux plaques de bois ou d'ivoire servent de part et d'autre de la tête à maintenir un frontal en cuir, une têtière qui passe derrière les bois, enfin une sous-gorge prolongée par une longe qui l'attache au harnais de son voisin. Le harnais lui-même est une large bande de cuir posée sur le dos et attachée par une sous-ventrière en corde, reliée à une bande plus mince qui, du poitrail, rejoint la sous-ventrière entre les pattes avant (fig. 12). De sous le ventre part l'attache au traîneau qui passe du côté intérieur de la croupe des rennes de flanc et entre les pattes arrière du renne central (fig. 13). Ces traits, souvent rafistolés de bric et de broc, alliant cordes végétales et cuir, peuvent paraître archaïques. Il donne de fait une souplesse certaine au système d'autant plus nécessaire que le renne circulant dans la neige peut galoper lorsque le sol est gelé mais s'enfoncer jusqu'au poitrail dans une neige molle. Par ailleurs le nomade indique la direction par de petits mouvements adaptés de la rêne qui le lie au seul animal conducteur, généralement placé à droite de l'attelage. Il utilise aussi ses talons pour freiner dans les descentes et éviter que l'avant du traîneau ne vienne heurter les pattes des animaux de trait qui ont le nez dans le traîneau précédent.

Dans le même temps, chaque *balok* est mis en position de départ. L'hiver, cela suppose de commencer par dégager à la pelle la neige tassée à la base tout autour. Cet aménagement évite que le vent ne s'engouffre sous le *balok* et crée un vide isotherme sous le plancher. Hommes et femmes peuvent s'employer à cette activité extérieure, en

fonction des disponibilités. En été, le *balok* n'ayant pas de plancher, il suffit de libérer la couverture des pierres qui la fixaient au sol, lesquelles sont laissées en place pour resserrer lors d'une prochaine halte. Cette couverture est simplement retroussée vers l'intérieur et attachée à l'armature de bois. Activité intérieure, ce rangement est le travail exclusif des femmes. L'hiver, tout est descendu à même le plancher; la vaisselle fragile est emballée dans les plus grands récipients culinaires ou un coffre spécial, calés ensuite par la literie ou sous la table; le poêle, vidangé, pivote pour être attaché à la paroi. Tout ce qui ne constitue pas l'essentiel est paqueté dans des traîneaux dont les charges sont soigneusement bâchées, ou entreposées dans de petits *baloks*, les uns et les autres constituant des dépendances. L'été, tout ce qui peut être suspendu est accroché à l'armature et c'est une forêt d'objets hétéroclites qui ballotent et s'entrechoquent au gré des cahots. Le reste est entassé sur cinq ou six traîneaux; y figurent la table et les tabourets, le coffre où se range la vaisselle fragile, la literie, le poêle mais sans son tuyau qui, lui, reste calé par un taquet contre l'armature du *balok*. Un nombre fixe de traîneaux conduit à une régularité mémorisée de l'organisation de ce rangement. Les femmes vérifient enfin que les traces de l'occupation laissées derrière soi observent les règles élémentaires de prudence et ne peuvent donner prise à quelque maléfice que ce soit : c'est ainsi que l'été, elles recouvrent la vidange du poêle par quelques-unes des pierres d'amarrage de la couverture. Cette précaution



Fig. 14 : Caravane d'arguïsh avec *balok* d'été, Popigai, 1995 (Cliché mission Ethnorennes).

concerne bien sûr aussi les foyers qui peuvent être recouverts de la même façon ou avec la terre qui en constitue la couronne. Les déchets alimentaires et les rares boîtes de conserves vides non réutilisées sont soigneusement regroupées afin que les rennes ne puissent s'y blesser.

Tout ce travail de préparation peut durer une matinée entière. Un dernier repas est assuré le plus tard possible avant le départ, en fonction des diverses activités : il est nécessaire de prendre des calories pour affronter le froid pendant un certain temps sans activité corporelle forte.

Lorsque le convoi s'ébranle, s'il y a plusieurs familles, l'équipage du chef de brigade vient prendre la tête de la caravane, suivi par celui de sa famille, les autres se plaçant dans le cortège à une place déterminée par leur statut (fig. 14). A l'intérieur de chaque famille, l'organisation du convoi dépend du nombre de personnes pouvant conduire un attelage. Le père prend toujours la tête avec la file qui se termine par le *balok*. La femme suit, conduisant un traîneau qui porte les enfants. Lorsque la famille n'est composée que du couple, son traîneau tire une file de traîneaux-dépendances qui peut être terminée par un petit *balok* de rangement. Dans le cas de familles plus nombreuses, cette file est indépendante. Suivant les cas, le troupeau va paisiblement de son côté, accompagné par les éleveurs de garde et leurs chiens, ou bien suit la caravane, poussé par un dernier traîneau avec un chien qui secoue les traînardes.

Le déplacement lui-même, généralement court, ne dure guère plus d'une heure ou deux, temps nécessaire pour faire une dizaine de kilomètres. Arrivés sur le lieu choisi, après une offrande à la terre, *baloks* et traîneaux se posent à une place déterminée d'avance, qui tient compte des relations sociales ou familiales des uns et des autres, ce qui amène des similitudes d'un campement à l'autre, des variations étant imposées par la topographie différente de chaque endroit. Les hommes libèrent aussitôt les bêtes et, l'hiver, installent le bourrelet de neige autour de l'habitation, en même temps qu'ils préparent les blocs de neige à faire fondre près du poêle pour alimenter la cuisine en eau et, pour le foyer, coupent du bois, emporté sur un traîneau si l'*arguish* est en toundra. Pendant ce temps, les femmes remettent tout l'intérieur du *balok* en place. Moins d'une heure après l'arrivée, le thé est prêt dans les tasses et une viande fume sur la table : le repas qui suit le voyage est tout aussi nécessaire que celui qui précède, dont il est le complément, pour récupérer des calories.

Hommes et femmes ont ainsi chacun des tâches bien définies lors de l'*arguish*, tâches qui se conjuguent au moment d'atteler les rennes. Les gestes sont d'une parfaite

efficacité. Qu'ils soient, comme certains, en particulier ceux qui concernent le rangement intérieur, stéréotypés à force de se répéter. Qu'ils soient, comme d'autres qui concernent le renne, même si souvent répétés, marqués par des variations dues au comportement de l'animal et aux conditions atmosphériques : capturer les bêtes de trait lorsque la température atteint les moins 45° et que souffle le vent, n'est pas tout à fait pareil que les attraper lorsqu'il fait moins 20° et que le soleil brille. Le décompte des heures de préparation du déplacement rend ce mode de transport lourd en terme de temps investi, une bonne demi-journée pour quelques kilomètres et répété parfois à quelques jours d'intervalle. Toutefois, il permet au nomade de garder la liberté de ses mouvements à travers son territoire dans une contrée où les produits d'énergie sont devenus rares et très coûteux, en même temps qu'il lui permet d'entretenir ses moyens de subsistance dans un environnement fragile. Et il est clair qu'aucun autre système ne pourrait le remplacer.

Au terme de ce bref aperçu d'un pan de vie des Dolgans de Popigai, on peut se demander ce qu'il adviendra de ces chasseurs-éleveurs nomades, cherchant la nourriture de leurs rennes domestiques, ou provoquant la rencontre avec le renne sauvage. Les difficultés économiques leur font renforcer un mode de vie traditionnel en symbiose avec un environnement difficile et les rendent soucieux du maintien d'une certaine qualité de vie. Isolés dans la toundra, oubliés du monde, ils tentent de préserver, avant qu'il ne soit trop tard, et de faire respecter un équilibre culturel à la fois si fragile dans le mouvement général de nos sociétés et si solide du fait de l'étroite relation entre système social et système naturel.

Le futur des nomades de Popigai s'inscrit dans les changements économiques à venir de la Russie. Entre autres, seront-ils tentés de rejoindre leurs parents de Yakoutie et le territoire de la République Sakha ou préféreront-ils développer coûte que coûte leur spécificité au sein des vastes territoires du Taïmyr ? Eux seuls peuvent le décider. Ce qui nous paraît certain notamment, c'est que, pour les aider à conserver leur mode de vie, il faut entre autre leur donner les moyens de vivre de leur production, c'est-à-dire revaloriser la viande de renne en rétablissant une demande et en reconstruisant des circuits commerciaux.

L'indépendance des autochtones vis-à-vis des ambitions politiques, leur conscience d'être les gardiens de leur propre culture, leur symbiose avec une nature qu'eux seuls savent utiliser sont autant de petites lueurs d'espoir pour que puisse perdurer ce mode de vie qui est le leur⁽²⁾.

(2) Nous remercions vivement D. Molez pour la mise au net des dessins.

Bibliographie

Les Dolgans de la rivière Popigai n'ont pas fait l'objet de recherches particulières. On trouvera ci-dessous quelques références concernant le renne sibérien et son écologie-ethologie comme sur l'ensemble des Dolgans du Taïmyr.

BASKIN L. M., 1970.– *Severnyï olen'. Ekologija i povedenie*. Moskva : Izdatel'stvo Nauka, 146 p.

CHERNOV Yu. I., 1985.– *The living tundra*. Cambridge : Cambridge University Press, 213 p. (*Studies in polar research*).

DIACHENKO V. I. et ERMOLOVA H. B., 1994.– *Evenki i Yakouty ioga dal'nego vostoka XVI-XX bb.* Cankt-Peterbourg : Naouka, 160 p.

DIGARD J.-P. 1990.– *L'homme et les animaux domestiques. Anthropologie d'une passion*. Paris : Fayard, 325 p.

HEPNER V. G., NASIMOVICH A. A. et BANNIKOV A. G., 1989.– *Mammals of the Soviet Union. I. Ungulates*. Leiden : E. J. Brill. Voir : *Reindeer*, p. 431-518.

INGOLD T., 1980.– *Hunters, pastoralists and ranchers*. Cambridge : Cambridge University Press, 326 p.

LIEBIDIEV V. V. et SIMTCHIENKO Y. B., 1981.– Quelques aspects du développement ethnique de la population aborigène du Tai'myr central. *Boreales*, 20-21 : 533-540.

POPOV A. A., 1937.– Tekhnika ou Dolgan. *Etnografija*, 1 : 91-136.

POPOV A. A., 1964.– The Dolgans. In : M. G. Levine et L. P. Potapov eds., *Peoples of Siberia*. Chicago : University Press, p. 655-669.

ROUÉ M. ed., 1983.– L'élevage chez les Lapons. *Production pastorale et société. Bull. de l'équipe écologie et anthropologie des sociétés pastorales*, suppl. à MSH Informations, 12, n° spécial.
